

C'est l'une des deux dernières salles que l'on voit en arrivant dans l'espace d'exposition. La première pièce est un amas de galets gris sur lesquels se dessine une ligne blanche continue. On retrouve cette ligne blanche sur l'œuvre de Pauline Boudry et Renate Lorenz, *Wig Piece*, un tableau-réseau en cheveux synthétiques noirs. Sur le mur qui forme l'angle se trouve un tableau mobilier en similicuir noir et bleu.

Au centre de la pièce une sculpture de Stéphanie Cherpin composée de rouleaux de lavage multicolores, agencés comme un portrait de famille.

Au centre de la pièce une sculpture de Stéphanie Cherpin composée de rouleaux de lavage multicolores, agencés comme un portrait de famille.



est une journée d'échange autour de l'exposition *Pierler* avec elle-même. Elle fut présentée au Frac Nouvelle-Aquitaine le 6 décembre 2023 et prit appui sur un protocole de conversation simple basé sur les jeux de cartes, ceux-là même que l'artiste a utilisés pour la réalisation de ses œuvres. Les échanges ont permis de faire circuler la parole, des figures construites collectivement qui permettent de faire circuler la parole.

Nous direz que le *vie court* est une proposition des étudiants du Master 2 recherche arts plastiques de l'université Bordeaux Montaigne, en partenariat avec le Frac Nouvelle-Aquitaine MECA, réalisée dans le cadre du séminaire de recherche-creation proposé par Pierre Baumann.

Sasha ANIKIEVA, Chaza AYOUB, Taslima BAKHTA-NELLIS, Heidi BARRE, Pierre BAUMANN, Camille BOIVIN, Alice CHAN-ASHING, Claire COMMES, Anne-Claire GOUSSET-LACROIX, Ismael JEAN-BAPTISTE, Adeline NEBOR, Apolline SATTA, Lisa TAULEIGNE

Cette salle est, selon moi, une invitation à voir le motif de la ligne sous différentes formes. Je le trouve littéralement comme tracé à la « craie » blanche sur les galets de Dominique Guesquière, dans les cheveux et poils (synthétiques) des artistes Pauline Boudry, Renate Lorentz et Stéphanie Cherpin, et, enfin, dans *Simili* de Jean-Marie Blanchet.

Jean-Marie Blanchet questionne dans son travail l'usure du regard en choisissant de peindre avec des couleurs achetées en soldes des saisons précédentes.

Nous pouvons aussi nous demander en regardant les rouleaux de Stéphanie Cherpin : quelle est notre attitude face à la consommation, face à l'accumulation et à la collecte d'objets ?

C'est une salle où
l'imagination est la bienvenue.
Les artistes n'hésitent pas à
jouer de l'artificiel et du réel.
On retrouve des éléments
assez familiers de notre
quotidien dans cette salle,
que ce soit dans le fond ou la
forme des œuvres.

D'abord, avec les rouleaux de lavage *Hairspray Queen 1* de Stéphanie Cherpin, cette

sculpture laisse place à l'imaginaire d'un portrait de famille. De même, le matériau qu'est le simili-cuir de l'œuvre *Simili* de Jean-Marie Blanchet est souvent utilisé dans nos accessoires propres tels que chaussures, vestes, etc. Présenté comme un tableau-mobilier, cela rappelle particulièrement le canapé, un objet qui occupe une place importante dans le foyer (un endroit confortable où on se détend, des moments en famille, un espace convivial).

Autre que la dimension familiale, le faux et le vrai jouent beaucoup dans cette salle, notamment par l'usage de ces différents matériaux superficiels (cheveux synthétiques, simili-cuir, les rouleaux de lavages) qui peuvent manipuler notre perception de l'œuvre et inciter à une illusion réaliste dans ces œuvres.

Par ailleurs, l'artificiel est finement tracé dans la pièce naturelle *Pierres Roulées* de Dominique Ghesquière, comme pour nous laisser penser que l'artifice peut exister dans le réel et que le réel peut exister dans l'artifice.

Ce côté artificiel (faux-vrai) pourrait bien concorder avec la notion de « nouvelle dimension du réel » de Anne-Claire.

L'expression « récréation du réel » du titre de la salle peut faire lien avec le néologisme de Duchamp et de sa conception quadridimensionnelle du réel l'inframince.

L'équivoque signifiant
« qui peut s'interpréter de
différentes manières »,
je peux interpréter cette
œuvre *Wig Piece* de Pauline
Boudry et Renate Lorenz
comme une œuvre faisant

référence à la poussière d'une certaine manière. Des cheveux humains que l'on retrouve dans la poussière humaine, omniprésente chez soi. Cependant, dans cette variable du réel, les cheveux humains sont remplacés par des perruques, des cheveux en plastiques. Une sorte de rideau de cheveux qui camoufle, une porte ou une entrée vers une autre dimension du réel.

Les cheveux sont récurrents dans la poussière domestique, ils sont envahissants, dérangeants et ce sont des déchets corporels lorsqu'ils se détachent du cuir chevelu.

Accroché comme une toile, ils deviennent de beaux cheveux coiffés et soyeux, qui ne sont pas encore réduits à de la vulgaire poussière.

Est-ce un état d'avant poussière ?

Ces cheveux bien ordonnés vont sans doute laisser tomber l'un deux pour devenir poussière.

Dans son ouvrage *L'eau se mêle à la boue dans un bassin à ciel ouvert*, l'ethnologue Keith Basso étudie la dimension cartographique de la relation entre langage et territoire chez les indiens Cibecue en territoire Apache. Il y a observé pendant plusieurs années comment ces populations mettent en

linguistiques qui peuvent être nommées des *takes*. Soit des prises de vue. Ces *takes* peuvent être résumés à des énoncés très simples qui caractérisent un lieu par rapport à la position de celui qui observe. (Cette position est elle-même déterminée par la place qu'on pu prendre les ancêtres.)

Ces énoncés ressemblent à cela :

- « Eau s'écoule en dessous d'un peuplier »
- « Eau s'écoule au-dessus d'une succession de rochers plats ».
- Etc.

La méthode qu'a alors employé Keith Basso pour élaborer cette série de cartes de nature, par conséquent, plutôt verbales s'est notamment appuyée sur un travail d'observation, d'écoute et de conversation afin de comprendre comment les Apaches emploient ces toponymes.

Il s'agit donc d'une cartographie orale transmise par l'oralité qui prend appui sur la circulation de la parole, des corps à travers des lieux différents qui, eux-mêmes, se trouvent habités par des objets (au sens large) ; un rocher, une flaque d'eau, un arbre, etc.

Ces énoncés sont transmis de parole en parole sur la base d'un territoire dont l'expérience est sans cesse renouvelée. On ne ferait, en quelque sorte, que « parler avec les mots des autres » (ref. à J. Eustache dans *La maman et la putain*).

C'est ce que j'aimerais questionner à travers les échanges entre nous, entre nous et les œuvres, entre nous et l'espace d'exposition, entre l'espace d'exposition et les œuvres pour chercher à voir comment ces énormes œuvres pourraient elles-mêmes constituer une cartographie du déplacement d'une exposition mise en œuvre par Emilie Parendeau.

L'idée serait de chercher à caractériser sous forme d'énoncés très courts ce ensemble de relations plurielles.

Dans cette salle, intitulée La récréation du réel, que nous avons renommée « Une filiation du temps », on peut y voir comme de territoires un peu indiens: proposent discrètement histoire et relatent leur toponymie.

Cette salle donne à saisir
cette intime relation entre
nature des choses, place

et sonorité qui s'est évanouie
et peut sans cesse se réactiver.

Les galets de Dominique Ghesquière parlent sans doute d'une logique de placement. Ce que le mouvement de la rivière n'est pas tout à fait parvenu à organiser, la continuité entre les lignes inscrites sur chaque pierre, les gestes de la main s'en chargent avec fragilité.

C'est la main aussi qui doit effleurer la batterie de porcelaine d'Yves Chaudouët, et procéder par agencement rythmique et mesuré, œuvre plutôt associée à « Chien blanc » mais qui s'est glissée jusqu'ici dans cette salle. C'est une musique qui doit rester fragile pour éviter le fracas de la porcelaine qui se brise.

Peut-être que ces deux œuvres parlent avant toute chose d'un son éphémère qui résulte de la friction entre le geste et un territoire minéral, de calcaire et de porcelaine.

ci toute expérience de l'œuvre
semble induire un mouvement
troublé par l'artifice des
agencements et de la matière.

artificielle, de Pauline Boudry et de Renate Lorenz, comme celle des rouleaux ébouriffés de Stéphanie Cherpin disent encore autre chose de sonore, d'un son de courant d'air produit par des perruques un peu groove coiffée dans un rythme répétitif et agencé.

On a un peu là affaire à *I feel good* de James Brown en version chuchotée.

Un paysage débordant d'informations qui s'étale sur le sol et les murs. Cette configuration évoque une mémoire enfouie, semblable à un trésor archéologique, un tracé narratif en constante évolution, révélant un processus de formation dynamique.

Des souvenirs, autrefois désactivés, trouvent ici une nouvelle vie, se réactivant et se métamorphosant au fil de cette scène organique aux contours étranges. Les formes qui émergent de ce paysage évoquent des fragments d'une histoire, des vestiges enfouis qui remontent à la surface.

La salle elle-même devient ainsi le théâtre d'une narration visuelle, où chaque élément, qu'il s'agisse de formes étranges émergeant du sol ou d'objets placardés sur les murs, semble participer activement à la construction d'un récit complexe.

Les textures créent un effet de mouvement, comme si les souvenirs prenaient vie et se déployaient devant nos yeux, échappant à leur état statique d'origine.

La mémoire se libère de ses chaînes, transcende les limites du temps et de l'espace. La salle devient ainsi une toile vivante où le passé et le présent s'entrelacent.